TREIZIÈME ANNÉE. — N° 292 1er MARS 1909 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

LA QUESTION MILLER

(*Suite*)

Michelet divise le règne de Louis XIV en deux parts : avant la fistule et après la fistule. On pourrait de même diviser en deux parts le séjour que Miller fit à Paris : avant et après la séance où assista le chanoine X...

Avant cette séance, personne, parmi les spirites, ne doute de la bonne foi de Miller et ne suspecte l'authenticité des phénomènes qui se produisent en sa présence.

Après cette séance, ce ne sont plus, de la part de ses plus chauds partisans de la veille, qu'insinuations, mauvais propos et, finalement, formelles accusations de fraude...

Vous vous souvenez peut-être qu'en ma qualité d'adversaire de leurs doctrines, mais de loyal adversaire, les spirites me firent, une fois ou deux, l'honneur de m'admettre dans la commission de contrôle, chargée de visiter le médium au commencement et à la fin des séances. J'accomplis, chaque fois, ma mission avec conscience.

La dernière fois, l'examen du médium et celui du cabinet avaient même été si minutieux que je ne craignis pas de déclarer que toute supercherie me paraissait impossible à imaginer.

Du moment que Miller avait consenti à passer ainsi au conseil de révision, c'était bien le moins que, mes collègues de la commission et moi-même, nous eussions l'amabilité de certifier que nous n'avions rien découvert de suspect.

Cependant, comme l'un des admirateurs spirites les plus entichés du médium, me disait à l'issue de la séance :

— Eh ! bien, cette fois, vous êtes définitivement convaincu !

Je répondis :

— Convaincu que Miller n'avait sur lui aucun appareil, ni aucune étoffe, et qu'il n'y en avait pas non plus de caché dans le cabinet, oui, convaincu, autant qu'on peut l'être ; mais convaincu de la réalité des matérialisations en tant que matérialisations, c'est une autre affaire.

— Ah! c'est trop fort!

Or, c'est de ce spirite qui, par ailleurs, est le plus aimable des hommes, que j'appris un beau matin — c'est-à-dire quelques jours après la séance où avait assisté le chanoine — que Miller était un « abominable farceur ».

— Oh ! oh ! fis-je à mon tour. Qu'avez-vous donc découvert ?

Et, avec volubilité, mon visiteur m'énuméra toutes les raisons pour lesquelles l'or pur de ses convictions premières s'était changé en plomb vil de défiances et de soupçons...

Il me parla des fantômes qui faisaient craquer le parquet, de la facilité avec laquelle bavardaient ceux de ces fantômes qui se donnaient pour des personnages dont on ne pouvait vérifier l'identité et au contraire de la soudaineté avec laquelle disparaissaient ceux d'entre eux qui prenaient le nom de défunts connus, quand on leur posait des questions précises. Il me dit :

— Pourquoi fait-on la chaîne ? Evidemment parce que le médium a peur que l'un des assistants, saisissant les draperies des fantômes, ne surprenne la supercherie. Pourquoi Betsy insiste-

t-elle pour qu'on chante pendant les intervalles des apparitions? Evidemment, parce que le médium a peur qu'au bruit qu'il fait dans la cabine en préparant ses appareils, on ne s'aperçoive qu'il ne dort pas.

Mon interlocuteur allait continuer. Je l'interrompis :

— Et vous voulez me faire croire que ce sont ces constatations qui ont transformé vos idées sur Miller !

— Certes, oui !

— Allons donc ! Quand je les formulais, dans l'*Echo du Merveilleux* ou dans les conversations que j'avais avec vous ou avec vos amis, toutes ces objections-là, vous les réfutiez ! Elles vous paraissaient inexistantes et dictées seulement par le parti-pris d'un homme qui ne veut pas croire au spiritisme. Si l'on fait la chaîne, disiez-vous, c'est parce que le médium a besoin que les fluides des assistants viennent renforcer les siens. Si l'on chante, c'est parce que les chants, en unissant les pensées et les voix, harmonisent et concentrent les forces que les discussions désagrégent et dispersent. Que ne disiez-vous point ?

— Cela est vrai, mais aujourd'hui, nous sommes sûrs...

— C'est que, sans doute, vous avez une preuve matérielle ?

— Nous avons le témoignage de M. Léopold Dauvil qui, un jour, coupa un fragment de la draperie dont s'enveloppait l'apparition qui se donnait pour le docteur Benton. Or, ce fragment ne s'est pas dématérialisé au moment où s'est évanoui le fantôme. Donc...

— Cela est une preuve, en effet, si vraiment M. Léopold Dauvil a commis l'honnête petit larcin dont vous me parlez ; mais c'est une preuve pour n'importe qui, excepté pour un spirite.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que des fragments de vêtements matérialisés, restés intacts après la dématérialisation de la forme, on en possède beaucoup d'autres ! Il y a, notamment, les fragments découpés dans les voiles de Katie-King ; il y a même des cheveux de Katie-King ! Et jamais aucun spirite, que je sache, n'a douté de l'authenticité de la matérialisation de Katie-King. Pourtant, si le raisonnement que vous faites à propos de Miller était juste, il devrait l'être en ce qui concerne Florence Cook, le médium de William Crookes.

Alors, mon visiteur se rendit.

— Eh bien, oui, me dit-il. C'est pour des raisons toutes différentes de celles que je viens de vous développer, que je crois Miller un farceur.

Il me fit alors le récit de la séance à laquelle assista M. le chanoine X...

Au cours de cette séance, apparut le docteur Benton. Le chanoine lui posa un certain nombre de questions — notamment sur le dogme de l'Immaculée Conception. Or, loin de répondre à ces questions dans le sens spirite, le docteur Benton y répondit dans le sens catholique.

Emoi, grand émoi ! Un « esprit » qui se permettait de tenir des propos contraires à la doctrine d'Allan Kardec ou de ses continuateurs, ne pouvait pas être un « esprit » véritable ! Partant, le prétendu Benton ne pouvait être que le médium lui-même...

Je remerciai mon visiteur de sa confidence et lui promis de lui garder le secret.

J'attendis les événements, mais, tout en les attendant, je m'amusai à les prévoir.

Je me disais :

— Il y a deux sortes de spirites. Il y a ceux qui sont spirites, sans souci des faits, par une sorte de mysticisme dévié : ceux là vont se retourner avec ensemble contre ce pauvre Miller qu'ils encensaient auparavant comme une idole. Et il y a ceux qui sont spirites de sang-froid, après avoir étudié les phénomènes : ceux-là se tiendront sur la réserve : ils attendront pour se prononcer...

J'avais vu juste. Les spirites de sang-froid, comme M. Delanne, directeur de la *Revue morale et scientifique du Spiritisme*, se sont gardés de condamner Miller avant de l'avoir entendu.

Les autres, ceux que j'appellerai les religionnaires du spiritisme, sont immédiatement partis en guerre contre le médium. Une foule de petits faits, de petites remarques, dont ils n'avaient jamais parlé avant la séance où assista le chanoine, leur revinrent à l'esprit. Ils en accablèrent leur demi-dieu de la veille, mais ils attendirent pour cela le moment où il ne pouvait pas leur répondre, parce qu'il était reparti pour l'Amérique !

Cependant, que valent leurs imputations ?

(A suivre) GASTON MERY.

Reportages dans un fauteuil

⁂ *Colette Baudoche et saint Clément de Metz.*

Dans cette émouvante et charmante *Colette Baudoche*, de Barrès, qui vient de paraître, à la gloire de Metz, il y a, vers la fin, le récit d'une excursion au château de Gorze, près de la frontière. Les deux femmes, Colette et sa grand'mère, qui personnifient la dignité et l'attrait de la vieille cité messine, conduisent leur honnête balourd de Prussien, Asmus, à la Croix-de-Saint-Clément :

« ... La Croix-Saint-Clément commémore une légende des premiers temps de l'Eglise messine. Elle se dresse sur un chaume, à la pointe extrême du plateau de Gravelotte. C'est un des plus beaux points de vue mosellans. De ce belvédère, on domine la rivière sinueuse et brillante, au moment où sa vallée s'élargit pour devenir la plaine dans laquelle Metz s'étale. Et sur l'autre rive, en face, derrière les deux énormes taupinières de Sommy et de Saint-Blaise, on voit se perdre à l'infini l'austère plaine de la Seille...

« Petits Krauss, dit Mme Baudoche, avant que nous partions, lisez-nous donc ce qui est écrit contre la croix.

« Les deux enfants déchiffrèrent à haute voix l'inscription qui décore la pierre cerclée de fer :

« Passant, souviens-toi que sur cette pierre, ci de
« face placée, saint Clément, d'après la tradition, a
« prié et a laissé l'empreinte de ses genoux, lorsque,
« pour la première fois, il aperçut d'ici la grande cité
« de Metz... »

Peut-être ne vous rappelez-vous pas très bien cette légende de saint Clément de Metz ? Je n'en avais, je vous l'avoue, qu'un souvenir confus, et j'ai voulu m'en rafraîchir la mémoire dans la vénérable Histoire des évêques de Metz, par Paul Diacre.

Paul, diacre d'Aquilée, surnommé Warnefrède, du nom de son père, mais plus connu sous celui de Paul Diacre, était ministre de Didier, roi des Lombards, lorsque Charlemagne vainquit et détrôna ce prince, en 774. Le vainqueur sut apprécier le mérite de Warnefrède et l'attirer à sa cour. Il l'envoya à Metz fonder une école et c'est là que Paul, à la prière de saint Angelsamme, écrivit son histoire, au moyen des diptyques de l'Eglise de Metz et d'anciens documents, qu'il désigne dans son livre sous le nom de *relatio prisca*, *relatio antiqua*.

Honoré de la confiance et de l'amitié de Charlemagne, homme d'Etat, historien, poète, en réputation d'être l'un des plus savants hommes de son temps, Paul Diacre quitta brusquement le siècle pour s'enfermer au monastère du Mont-Cassin, où il mourut fort vieux et parfaitement oublié, n'ayant cessé de pratiquer la règle avec autant d'humilité que d'exactitude. En quittant la cour, il avait pris congé de Charlemagne par une épître en vers latins. En vers latins également, Charles lui répondit et le félicita de sa pieuse résolution.

⁂

Donc, nous dit Paul Diacre, à cette époque (le premier siècle), lorsque, dans la Gaule Belgique, Médiomatricum, qu'on appelle aussi Médis (Metz), cité assise sur la rive de la Moselle, était remplie d'un peuple immense, le bienheureux Pierre, apôtre, y envoya un homme du nom de Clément, personnage excellent et d'un mérite éprouvé, qu'il éleva à la dignité pontificale...

Lorsque le bienheureux Clément fut arrivé à la cité de Metz, dont la grandeur le frappa d'admiration (ce fut sans doute alors qu'il tomba à genoux sur la pierre traditionnelle), il choisit pour asile, selon ce qu'on rapporte (1), les cavernes de l'amphithéâtre qui est situé hors de cette ville ; et, en cet endroit, il établit un autel, qu'il consacra au nom du bienheureux Pierre, apôtre, son maître.

Or, cet endroit, l'amphithéâtre, était infesté de serpents venimeux qui se répandaient partout autour de la ville. C'était un véritable fléau pour les Messins. Aussi furent-ils confondus d'étonnement quand ils virent qu'un homme vivait dans les grottes de l'amphithéâtre sans être incommodé par les reptiles. Clément en prit texte pour les prêcher contre le Serpent, dont leurs âmes idolâtres étaient serves, et il leur promit de les délivrer de sa race s'ils voulaient recevoir le baptême. Les Messins y consentirent volontiers.

Le saint, accompagné d'une partie de la population, se rendit donc aux cavernes. Au bruit de la foule, d'énormes serpents surgirent de tous côtés. Mais la main levée de Clément semblait les tenir en respect. L'homme de Dieu enleva son étole et la mit au cou du plus monstrueux de ces reptiles, qu'il traîna vers la Seille, suivi de tout le peuple rampant, dont les corps onduleux et enlacés formaient un effroyable grouillis. Et, parvenu au bord de la rivière, Clément éleva la voix :

— Au nom de Dieu, dit-il au reptile que liait son étole, je te commande de traverser cette rivière avec tous tes venimeux compagnons et de ne jamais revenir en ce pays.

L'énorme serpent fendit l'onde. Le peuple des ser-

(1) *Relatio prisca.*

pents le suivit. On n'en revit plus un seul dans la contrée.

Plusieurs saints ont opéré des miracles analogues sur les serpents : saint Amable d'Auvergne, saint Hilaire de Poitiers, saint Germain, saint Lifard, saint Hilarion, etc.

***

La fausse critique du xviiie siècle a voulu contester que l'Eglise de Metz remontât aux temps apostoliques. Mais cette antique tradition a été définitivement établie par l'érudite étude de M. Chaussier, supérieur du petit séminaire de cette ville, publiée dans la Patrologie de Migne.

Les bénédictins de Saint-Vanne, dans leur Histoire de Metz, et plus particulièrement encore Dom Cajot, bénédictin de Saint-Arnoul, dans son ouvrage intitulé les *Antiquités de Metz*, après avoir montré ce qu'étaient les villes de la Gaule Belgique lors de l'invasion des Romains, combien elles étaient rares, combien peu elles méritaient le nom de villes, prouve que Metz, capitale des Médiomatriciens (*Divodurum mediomatricorum*), se distinguait entre toutes les autres par son antiquité, sa population, son étendue.

Après les premiers chocs des légions de César, les Médiomatriciens préférèrent faire alliance avec le conquérant, qui aima mieux lui-même avoir cette puissante nation pour alliée que pour ennemie. La domination romaine ne fit qu'augmenter l'importance de Divodurum. Les Romains l'entourèrent de routes, l'embellirent de monuments : palais, amphithéâtre, naumachie alimentée par les eaux de Gorze. Ces eaux étaient conduites par un aqueduc de vingt-deux kilomètres de longueur, passant à Jouy, au-dessus de la Moselle, sur des arches d'une hauteur prodigieuse, qui atteste les plus beaux jours du génie romain. (Au milieu du paysage qu'admiraient tout à l'heure Colette et Asmus, près de la Moselle, saules d'argent, petits bois, si doux et si pacifiques, ce vieil aqueduc romain de Jouy met une poésie à la Hubert Robert .

On lit dans Tacite que ce fut à Divodurum que les légions romaines vinrent des environs de Trèves chercher un asile, après les malheurs qu'elles éprouvèrent dans la guerre contre Civilis. Les légions de Vitellius, cordialement accueillies, y furent saisies, un soir, d'une terreur panique et massacrèrent quatre mille habitants.

Les Romains avaient établi à Divodurum leurs magasins militaires et leurs manufactures de drap pour les légions. Les empereurs y avaient fait transporter et y faisaient conserver le dépôt de l'ameublement et des vêtements à leur usage lorsque les affaires du pays rendaient leur présence nécessaire dans les provinces.

Il est donc certain qu'au premier siècle, Metz était un point central des opérations romaines dans la Gaule Belgique ; que cette ville se trouvait par cela même en relations continuelles avec la capitale, et qu'évidemment lorsque saint Pierre envoya des prédicateurs dans les Gaules, Metz dut être l'une des premières, peut-être même la première ville de la Gaule Belgique à laquelle il pensa.

La tradition constante de l'Eglise de Metz, sa liturgie, les monuments qui viennent à l'appui, tout confirme la mission de saint Clément, qui eut pour successeurs d'abord saint Céleste et après celui-ci saint Félix, tous deux ses coopérateurs.

George Malet.

A PROPOS DE L'ARTICLE DE M. STEAD

L'IDENTITÉ DES ESPRITS (?)

Nous avons reproduit en entier, dans notre dernier numéro, l'article que M. Stead avait publié dans la Revue sous ce titre : *Comment communiquer avec l'Au-delà*. Quelques-uns de nos lecteurs (je parle des nouveaux) se sont peut-être étonnés, voire même scandalisés que nous ayons inséré ainsi, *in extenso*, une étude dont les tendances sont si différentes des nôtres. Mais c'est notre manière de faire. Quand nous avons l'intention de discuter des théories qui nous paraissent erronées ou des phénomènes qui ne nous semblent point suffisamment vérifiés, nous citons toujours aussi complètement que possible les textes qui doivent servir de base à la controverse.

Dans le cas particulier de l'article de M. Stead, nous n'avons pas eu grand mérite à en user de la sorte. N'est-il point évident que, pour qui sait se soustraire à la séduction d'un récit et prend la peine de réfléchir à ce qu'il lit, la relation de M. Stead prouve exactement le contraire de ce qu'il prétend démontrer. C'est au point que si on ne connaissait la parfaite droiture et le caractère sérieux de l'auteur, on se demanderait s'il n'a pas voulu jouer un mauvais tour aux Spirites.

En tous cas, ce très attachant travail de l'écrivain anglais offre pour nous cet intérêt qu'il nous permet de faire une nouvelle application de notre méthode, un nouvel essai de ce que nous avons appelé le Catholicisme Expérimental.

***

Il y aurait deux manières de montrer que les faits cités par M. Stead, bien loin de corroborer les conceptions spirites, confirment au contraire l'enseignement traditionnel de l'Eglise catholique.

La première est celle qu'emploierait un théologien s'adressant à des croyants. C'est celle qu'a choisie M. l'abbé Buissonnier, dans les pages d'une logique si serrée qu'il a bien voulu m'adresser.

M. l'abbé Buissonnier pose d'abord en principe qu'il y a deux sortes d'esprits, les esprits bons ou les anges, les esprits mauvais ou les démons.

Quand on se trouve en présence d'un phénomène, qui ne peut avoir sa source que dans l'Au-delà, toute la difficulté est de distinguer si l'on a affaire à la manifestation d'un esprit bon ou à celle d'un esprit mauvais.

Or, les démons sont essentiellement des esprits de mensonge; il faut presque un *ordre irrésistible* de Dieu pour qu'un démon consente à dire une fois la vérité.

Donc si le but poursuivi semble être la gloire de Dieu, par notre bonheur éternel, nous pouvons conclure que telle apparition, telle communication est bien due à des anges, des saints, ou des élus par permission divine ; mais, en ce cas, rien de ridicule, de puéril, d'indifférent même, ne doit accompagner le phénomène.

Ou bien, au contraire le phénomène n'a pour but que de satisfaire notre curiosité, de tromper nos regrets, sans viser ni à la gloire de Dieu, ni à notre bonheur éternel, et il a besoin, pour se produire, de précautions, de simagrées, de tout un appareil enfantin ou grotesque. Il est, indubitablement, dans ce cas, le fait d'un démon.

Appliquant ces principes à la série des « communications » rapportées par M. Stead, M. l'abbé Buissonnier conclut que ces communications, n'offrant pas le sérieux qui est inséparable des manifestations d'ordre divin et n'ayant pas, de toute évidence, pour but notre salut éternel, ne peuvent émaner que des démons.

J'ai résumé trop brièvement cette argumentation théologique. J'en demande pardon à M. l'abbé Buissonnier ; mais elle ne pouvait avoir sa place ici que pour mémoire.

Si forte, si indiscutable qu'elle soit, cette démonstration ne l'est qu'à l'égard des catholiques. Or, théoriquement, dans cette revue, nous avons fait table rase de nos convictions catholiques. Nous prétendons appliquer aux phénomènes de l'Au-delà, les méthodes positives de la science contemporaine.

Nous ne partons pas d'une idée *à priori* pour expliquer les faits. Nous partons des faits, pour arriver aux hypothèses.

Quand nos hypothèses sur une série de phénomènes sont corroborées par tous les phénomènes de cette série sans exception, nous avons atteint notre but, car nous avons découvert la loi de ces phénomènes.

— Mais, dans tout cela, direz-vous, où intervient le Catholicisme Expérimental?

— Il n'intervient pas. Il est intervenu, sans que vous vous en aperceviez. Cette loi que nous avons déduite des faits observés, il se trouve le plus souvent qu'elle est en conformité absolue avec les enseignements catholiques. Comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, nous avons découvert les dogmes sans nous en douter.

***

C'est cette seconde manière de procéder que nous avons adoptée ici. C'est elle que nous allons indiquer à nos lecteurs pour qu'ils l'appliquent eux-mêmes aux prétendues preuves d'identité rapportées par M. Stead.

Le premier fait qu'il cite est le suivant. M. Stead, médium écrivain, écrit une communication soi-disant émanée d'une de ses amies, laquelle lui raconte qu'elle a été victime d'une sorte d'agression dans un train. M. Stead fait prendre des nouvelles de la dame. La dame est fâchée d'apprendre que M. Stead soit au courant de son aventure.

Qu'en conclure?

Evidemment, que c'est non pas la dame en question qui a dicté la communication, mais un « esprit » qui a pris son nom. La substitution est d'autant plus évidente que la communication contient une erreur matérielle relativement au parapluie qui joue un rôle dans l'affaire, erreur que l'amie de M. Stead, si elle avait été l'auteur véritable de la communication, n'aurait certainement pas commise.

Au lieu d'adopter cette conclusion, la seule logique, si le fait en lui-même est exact, M. Stead admet la possibilité d'on ne sait quelle télépathie automatique et inconsciente.

Comment ne comprend-il point que cette hypothèse, si elle était démontrée, suffirait, à elle seule, à enlever toute créance aux autres communications qu'il rapporte — et qui, ces dernières, n'ont plus lieu entre vivants, mais entre un vivant et des morts?

Le raisonnement qui s'impose à la pensée, irrésistiblement, est en effet celui-ci : du moment que le vivant qui est censé avoir envoyé une communication à M. Stead ignore qu'il a envoyé cette communication, qui nous prouvera, à plus forte raison, que telle communication, transmise sous le nom d'un

défunt, émane bien de ce défunt? Quand il s'agit d'un vivant, on peut encore contrôler; mais quand il s'agit d'un mort!!

Mais M. Stead ne s'est pas fait cette réflexion. Il continue à citer des faits. Suivons-le.

Il s'agit maintenant de deux amies qui s'étaient promis que celle qui mourrait la première réapparaîtrait à l'autre pour l'informer *de visu* de la réalité de la vie d'au delà de la tombe. L'une d'elles s'appelait Julia. Elle mourut la première Elle apparut à son amie d'abord à Chicago, ensuite à Eastnor Castrie. Cette double apparition fut complétée par un message. Ce message contenait, comme celui du cas précédent, une erreur matérielle grossière. N'importe! M. Stead n'a aucun doute. C'est bien Julia qui est apparue à son amie et c'est bien Julia qui a dicté le message.

Poursuivons. La même Julia, non contente de rappeler les faits du passé, prédit l'avenir. Elle annonce la mort à date fixe d'une personne que M. Stead désigne par les initiales E. M. A la date indiquée, E. M. n'était pas morte. Mais quelques jours après le terme fixé, M. Stead apprenait, *par un télégramme*, que E. M. s'était jetée par la fenêtre. Et M. Stead de croire de plus en plus fortement que la *Julia* qui, de l'au-delà, lui dicte des communications est bien la Julia qu'il a connue vivante!

On pourrait se demander, tout d'abord, pourquoi cette *Julia* de l'autre monde, qui lui avait prédit la mort de E. M., ne l'a pas informé directement de cette mort par une dictée médianimique, au lieu de la lui laisser apprendre par le moyen du télégraphe. C'est un détail.

Ce qui est plus grave, c'est que M. Stead, qui aurait dû s'apercevoir par les expériences précédentes que les esprits mentent, qui, dans le cas même qui nous occupe, aurait dû constater tout au moins qu'ils se trompent, n'a pas même l'idée, en apprenant la mort tragique de E. M., de se poser cette question: Qui sait si ce suicide n'est pas dû à la suggestion d'un mauvais esprit?

Non! ce genre de question ne vient jamais à la pensée de M. Stead. M. Stead n'admet, pour expliquer les faits, que deux hypothèses: la télépathie ou la survivance avec la faculté pour chacun de nous, après la mort, de se communiquer aux vivants à volonté. La télépathie étant impuissante à expliquer selon lui les communications venues de l'Au-delà, il s'ensuit que ces communications nous viennent certainement des défunts. M. Stead ne sort pas de là.

J'arrête ici mes remarques. Je laisse au lecteur le soin d'analyser lui-même les autres faits relatés par le spirite anglais. Ces faits, comme ceux que nous venons d'examiner, ne peuvent conduire qu'à cette double conclusion:

1° L'Au-delà existe. Il existe, dans l'invisible, des intelligences qui, dans certaines conditions données, peuvent se manifester à nous. C'est la première conclusion, également, de M. Stead. Mais nous la déduisons, nous, même des faits de prétendue communication inconsciente entre vivants, où il ne voit, lui, que des cas de télépathie.

2° Ces intelligences, quand elles se communiquent, sont impuissantes à nous donner une preuve de leur identité.

On ne peut se fier à leur simple affirmation, car elles mentent souvent, et, en tout cas, aucune de leurs communications n'est exempte d'erreur.

3° Je ne sais quoi de fugace, de déconcertant, de troublant, voire de tragique, se mêle à toutes leurs manifestations.

Que M. Stead, nature sensible, imagination vive, et sous l'impression toute récente encore de communications assez habilement composées pour lui donner l'illusion qu'il a conversé avec un être aimé, n'ait point toute la liberté de jugement désirable pour voir les faits dans leur réalité objective, cela est très compréhensible et très pardonnable...

Il est impossible à tout homme impartial de partager sa conviction et de croire que les « entités » avec lesquelles il a communiqué étaient réellement les défunts dont elles avaient pris les noms.

Le seul fait établi est que ces entités existent et qu'elles nous trompent.

Mais si ce fait est établi, c'est l'existence même des démons qui est démontrée, et démontrée en dehors de toute préoccupation philosophique et confessionnelle, par les méthodes mêmes de la science positive. C'est bien, comme nous le disions, la vérité du catholicisme prouvée, en quelque sorte, expérimentalement.

GASTON MERY.

LE « MERVEILLEUX » AU THÉATRE FRANÇAIS

La " Furie " de M. Jules Bois

C'est il y a quelques jours qu'a eu lieu, au Théâtre Français, la première représentation de la nouvelle pièce de M. Jules Bois, la *Furie*. Nos lecteurs seront certainement heureux de connaître les données de l'œuvre dramatique du subtil et puissant écrivain de l'*Au-delà et les forces inconnues*, du *Satanisme et la Magie*, du *Monde Invisible*, du *Miracle moderne*. Je suis

allé les lui demander, et, malgré les fiévreuses préoccupations de ce lendemain de bataille — et de victoire — M. Jules Bois a bien voulu me les exposer en détail.

« — En ce siècle, me dit-il, où les savants les plus réputés commencent à s'apercevoir que, dans le domaine du « Merveilleux », hier encore dédaigneusement abandonné aux seules classes ignorantes, gisent, à côté de superstitions naïves, des vérités profondes, dont la découverte enrichirait toutes les branches de la science, j'ai pensé qu'il ne serait peut-être pas sans intérêt et sans profit de reproduire artificiellement, sur une grande scène, sur la plus grande scène française, quelques-uns des phénomènes qui attirent à si juste titre l'attention des esprits éclairés et leur ouvrent des horizons nouveaux.

« Les Furies, continue M. Jules Bois, qui, comme vous le savez, résidaient aux enfers et avaient pour mission de poursuivre et de fouailler les criminels, correspondaient à nos démons: elles étaient les démons païens. Ces démons étaient féminins parce que, chez les Grecs, les forces de maternité et de nutrition, aussi bien que les forces de dissociation et de destruction, qui leur sont cependant opposées, étaient presque toujours féminines. Il en est de même d'ailleurs dans toute l'Asie et particulièrement dans l'Inde, où les plus grandes déesses adorées par le peuple, Kâali et Durga, sœurs et épouses du plus grand des dieux hindous, Shiva, sont en même temps des mères et des Furies.

« Mais revenons à la Grèce. Pour le profane, les Furies étaient des divinités de deuxième ordre, placées sous le commandement d'une divinité supérieure, Némésis ou Erynnis. Mais pour l'occultiste, elles n'avaient aucune réalité objective et ne représentaient qu'une réalité intérieure : elles étaient la personnification, l'extériorisation du Remords.

« Ma Furie, qui apparaît sous les traits de Segond-Weber, procède de cette dernière conception. C'est un personnage à demi-surnaturel, à demi-humain, mais non mythologique : magique. Ce n'est pas un type de merveilleux périmé, c'est un type de merveilleux moderne, une sorte de Méphistophélès-femme, d'autant plus redoutable que lui sont attribuées la Séduction et la Beauté.

« Méphistophélès et Faust ne sont, au point de vue ésotérique, qu'un même personnage : Faust représente la personnalité extérieure et normale de l'individu, Méphistophélès, les puissances d'ironie, d'esprit critique et de perversité qui existent chez tout être humain. Autrement dit Faust et Méphistophélès figurent, le premier, le conscient, le second, le mauvais subconscient, — pour nous conformer aux théories du *Miracle moderne*. L'Homme est à la fois Faust Méphistophélès.

« Eh bien, de même que Méphistophélès est le double ricanant de Faust, la Furie est la personnification du déséquilibre et des instincts funestes et voluptueux du héros principal de ma pièce, Héraclès. Vous voyez que, bien qu'elle soit inspirée du grec, ma tragédie se rapproche beaucoup plus de Gœthe, qui était d'ailleurs un initié, que d'Euripide lui-même, initié aussi, mais, je crois, aux seuls mystères de sa religion. Le christianisme n'avait pas encore élargi les conceptions des philosophes et des mystiques.

« En tant que personnage extérieur et matériel, la Furie qu'incarne si magnifiquement Mme Segond-Weber, est la bayadère des temples de l'Initiation.

« Vous n'ignorez pas que, dans les sanctuaires égyptiens, on faisait subir à ceux que l'on allait initier des épreuves nombreuses. La principale était celle de la Volupté. On n'était admis à la connaissance des suprêmes secrets que si on avait résisté à la Tentation suprême.

« Or, ma Furie, Lyssa, est précisément l'une de ces courtisanes sacrées que les prêtres attachaient à leurs temples et qui leur servaient d'instruments de tentation.

« Héraclès ne sait pas résister aux charmes de la bayadère. Il a gardé en lui trop de concupiscence charnelle. Il n'est ni pur ni purifié. Il sera donc incapable de supporter sans en être enivré le vin puissant des vérités secrètes. En attendant, il s'enfuit, avec la prêtresse, des souterrains d'Egypte.

« Il est tout de suite puni de sa faute, par sa faute elle-même, qui s'incorpore au fantôme de Volupté. Et la bayadère devient la Furie, et la Volupté devient le Châtiment, le Châtiment qui tuera l'intelligence et la raison d'Héraclès. Le Héros deviendra le pire des criminels et des malheureux, car, ainsi qu'il le dit lui-même dans un sixième acte que je n'ai pu mettre à la scène, mais qui sera publié :

Que suis je? Regardez, Thébains : bassesse, ennui,
Douleur, remords. Moi qui gravis les âpres faîtes.
Moi qui connus la gloire et l'amour et leurs fêtes,
Moi qui disais : « les dieux ne sont pas, je suis dieu »,
Je dois même au renom de père, dire adieu.
Mauvais époux, mauvais citoyen, fils coupable,
Je penche sous le faix d'une honte implacable:
Je suis moindre qu'un pauvre obscur, qu'un exilé,
Qu'un esclave. Je suis plus faible et plus troublé
Que le mendiant fou, qui sur les routes tremble.
Je vaux moins que l'impur et l'égorgeur ensemble,
Et les plus vils auprès de moi sont triomphants,
Car ils n'ont point tué leur femme et leurs enfants !

« La *Furie*, pièce beaucoup plus morale que *Faust*,

puisqu'elle représente la damnation, terrestre au moins, d'Héraclès, renouvelle cette idée des occultistes que, pour l'impur, la sagesse devient un poison, non seulement pour lui-même, mais pour ceux à qui il la communique sans préparation, sans réticences, sans les ménagements et les opportunités nécessaires.

« L'étrange théorie des « Maîtres » — elle était très chère à Mme Blavatsky, laquelle l'avait prise, d'une part à Porphyre, et de l'autre aux védantistes hindous — y est indiquée dans ses grandes lignes; mais les « Maîtres » de la *Furie*, qui sont des hommes vivants, habitent, non pas les sommets de l'Himalaya, mais les profondeurs des souterrains qui se déroulent au-dessous du Sphinx et de la grande pyramide de Giseh. Ce ne sont pas, chez moi, des « Maîtres » des Cimes; ce sont des « Maîtres » des Abîmes.

« Les « Maîtres », poursuit M. Jules Bois, sont en quelque sorte des dieux humains; les théosophes voulurent les opposer aux esprits-guides des spirites. Le Monde, d'après les occultistes, serait gouverné, muettement et d'une manière voilée, par des puissances irrésistibles, incarnées en certains inconnus qui formeraient le Conseil occulte de la planète, — un peu comme Venise autrefois était régie par le Conseil des Dix. Cette conception, qui a sa part de vérité et aussi sa part d'erreur — car en vérité le Monde est conduit par quelques cerveaux plus énergiques et plus lucides que les autres, — a du moins le mérite d'ouvrir à l'imagination des horizons alliciants. Il n'y a, pour les catholiques, qu'un « Maître » : le Christ, et c'est lui qui apparaît à Madeleine, et, plus tard, à saint François d'Assise, à sainte Thérèse, etc., etc. Chez les païens, c'étaient les « Maîtres » qui apparaissaient aux extatiques; ils disaient « les Maîtres », comme ils disaient « les Dieux ».

« Nous, nous disons « le Maître » et « Dieu ».

« La Furie raconte :

Il est, dans cette Egypte où le Sphinx s'accroupit,
Des cryptes, que creusa, des siècles, sans répit,
Le labeur obstiné d'esclaves innombrables;
Là se déroulent, sous l'immensité des sables,
Des couloirs en serpents, des abîmes, des puits,
Des palais souterrains aux flamboyantes nuits.
Là, sommeillent des mers aux placidités mortes;
Là, derrière le sceau des hermétiques portes,
Méditent des vieillards, que nul humain n'a vus
Et qui savent dompter les pouvoirs imprévus.
Là, s'élaborent les éclairs et la tempête,
Là, le ciel vaincu livre aux mages sa secrète
Energie; et brisant le voile épais du corps,
Leur âme impétueuse explore les trésors
Que l'avare au-delà conserve en ses archives.
Eux seuls ont dénombré les richesses pensives;
Ils gouvernent, d'en bas ce monde et sont les dieux
Véritables veillant aux enfers monstrueux.
L'initiation garde cette science
Qui pénètre plus loin que notre conscience;
Car, dédaignant la terre aux loyales douceurs,
Ces maîtres planent sur la joie et les douleurs.
Aux pieds de ta Splendeur, tu vois, Hiérophante,
Leur messagère, leur prêtresse, leur servante.
Je suis de leur colère un spectre caressant;
Pour eux, je fais couler les larmes et le sang.

« D'autre part, Théseus fait à tous le récit de sa descente aux enfers, — et c'est en même temps l'évocation des luttes qu'il soutint contre les mages dominateurs. S'adressant à Héraclès, il dit :

Comme toi, j'ai voulu descendre aux souterrains
D'Egypte et voir les dieux par tous les hommes craints.
Ainsi je fus conduit vers les sentiers antiques
Par un de ces errants dont les yeux magnétiques
Paraissent les écrins où le mystère luit.
Et je suis descendu dans la crypte avec lui...
Mais bientôt je comprends que mon âme s'égare.
Non, Théseus n'est pas né pour ce destin avare.
Mes bras victorieux ont vite dédaigné
Le grimoire funeste et l'arcane éloigné.
Obéir, méditer, creuser avec silence
Un aride sillon, quand tout mon cœur s'élance !
Je veux me battre et respirer un libre ciel,
Aimer, souffrir, mêler le miel avec le fiel ;
Je veux vivre en pleurant, en chantant ; je veux vivre
Sous le soleil qui nous enivre et nous délivre;
Et le malheur dût-il me guetter d'un œil sûr,
Je veux rompre la chaîne et renverser le mur !
Les maîtres de la mort devinent mon angoisse ;
Ils m'exilent de leur sagesse qui me froisse,
En d'humides cachots, pour éternellement
Je plonge, et je subis l'injuste châtiment.
Mais quel héros vengeur, plus fort que les dieux mêmes,
De son poing ébranla les murailles suprêmes !
Héraklès tout à coup apparaît devant moi,
L'espérance renaît tandis que meurt l'effroi :
« Viens, me dit-il, suis-moi, la liberté t'appelle ! »
J'ai suivi le vainqueur de l'âpre citadelle,
Etais-je déjà mort ou dans l'ombre rêvant ?
Je ne sais, — mais Théseus de l'enfer sort vivant.

« Il y avait trois sortes d'enfers, selon qu'il s'agit de la mythologie, de la philosophie ou du mysticisme. Pour le peuple ignorant, c'était un abîme, situé géographiquement à un endroit précis, désigné par les fumées d'un volcan : là coulaient certains fleuves et étaient parqués, selon leur mérite, les morts, tourmentés ou heureux, — après le jugement. La description du pays des mânes se trouve aussi bien dans Homère (*l'Odyssée*) que dans Virgile (*l'Enéide*). Elle

a été reprise par Fénelon, dans *Télémaque*. Mais pour les intellectuels, l'enfer, ou plutôt les enfers, c'étaient ces sanctuaires secrets et profonds où théâtralement étaient représentés, pour les étudiants des sciences sublimes, les mystères de cette vie et ceux de l'au-delà. Pour les mystiques plus avancés, la descente aux enfers était accomplie par l'extase ; c'était en fermant les yeux et en plongeant dans les eaux profondes de son âme, là où elle avoisine le divin, que l'initié supérieur prenait conscience des vérités inaccessibles et des pouvoirs métapsychiques, comme la clairvoyance, la télépathie volontaire, la transfiguration, l'illumination, etc.

— Ainsi que vous le lui faites dire, la Furie est donc la messagère des « Maîtres » de l'Egypte, et elle possède certaines des prérogatives extraordinaires des initiés ?

— Oui. C'est en quelque sorte une nonne païenne. Elle a des puissances particulières : hypnotiques et magnétiques. Elle agit même à distance, comme j'ai tenté de le montrer dans une scène muette où elle attire Héraclès.

— Je sais que cette scène a obtenu le plus vif succès.

— Ce qui prouve, reprend M. Jules Bois, que les forces occultes sont, même par ceux qui ne les ont pas étudiées, comprises et pressenties comme des réalités quotidiennes. Le « Merveilleux » émerge sans cesse dans notre vie. Il y a un miracle à la base de toute chose et même de tous nos sentiments.

— La scène où l'Hiérophante hypnotise la Furie, afin de connaître sa personnalité primitive, a été très applaudie, et je crois que vous avez su allier, là, les exactitudes impressionnantes de la science aux beautés du Verbe et de l'envolée lyrique.

— Dites surtout que j'ai été merveilleusement secondé par une actrice de génie, Mme Segond-Weber, qui s'est documentée, tant auprès des médiums que des psychiâtres les plus connus, pour parvenir à imiter d'une façon précise les mouvements, les attitudes, les sanglots et même les torsions des sujets hypnotiques et des sorcières. Elle a su fondre le document scientifique dans une harmonie de gestes qui la fait ressembler à quelque Galatée animée par la pensée et la volonté d'un sculpteur-dieu.

— Cette hypnotisée, à son tour, n'hypnotise-t-elle pas ?

— Oui, oui, vous l'avez bien remarqué : Au cinquième acte, la Furie se sert d'un miroir magique pour fasciner définitivement Héraclès et l'entraîner à sa perdition d'âme et de corps. Elle doit même se dématérialiser après avoir prononcé le dernier vers, et nous avions trouvé de très curieux effets de lumière grâce auxquels, lorsque la Furie disait ce dernier vers, sa tête seule restait visible, le reste de son corps étant dissocié en un nuage trouble.

« Et remarquez, ajoute M. Jules Bois, que, malgré cette accumulation de faits merveilleux, chacun, initié ou non, peut comprendre ma pièce — c'est du moins le but que je me suis proposé d'atteindre.

— En effet, la *Furie*, avec ses beautés nouvelles, ses surprises dans l'action et son spectacle féérique, à la fois érudit et fastueux, est une œuvre très claire, qui fait réfléchir et qui émeut profondément. Elle est d'ailleurs écoutée dans un religieux silence, qu'interrompent seuls de chaleureux applaudissements. Elle renouvelle l'art du théâtre et sera peut-être placée un jour non loin, et en tout cas dans la lignée, de ces œuvres populaires comme *Faust*, *Macbeth*, *Hamlet*... »

M. Jules Bois fut un peu effarouché par ces pronostics glorieux, et sa dernière parole fut :

— En attendant ces magnifiques perspectives, qui me paraissent un beau rêve, je voudrais que l'on tînt compte du grand effort accompli par nous tous, interprètes, théâtre et auteur, et que le grand public reçût quelques rayons de la sagesse antique dont j'ai été l'humble et respectueux disciple et à laquelle je me suis efforcé de donner une sensibilité moderne et un mouvement nouveau ».

Le vif sentiment de curiosité qu'éveille la *Furie* montre à quel point le public s'intéresse à cette œuvre originale et forte. Les applaudissements des spectateurs sont une preuve nouvelle—rappelez-vous l'*Hippolyte couronné* — que, chez M. Jules Bois, le dramaturge est à la taille du romancier. Or, M. Jules Bois, romancier, n'est-il pas un enchanteur ?

GEORGES MEUNIER.

"Le Merveilleux" au Pays Noir (1)

(CONGO)

LE FÉTICHISME

S'il est un mot évoquant une idée diamétralement opposée à celle qu'il devrait suggérer et donnant lieu aux interprétations les plus diverses et les plus contradictoires, c'est bien celui qui désigne l'ensemble des pratiques auxquelles se livrent les « féticheurs »,

(1) Voir l'*Echo du Merveilleux* du 15 septembre et du 1er novembre 1908.

Le dictionnaire nous donne les définitions suivantes :

Fétiche : idole grossière des sauvages.
Fétichisme : adoration, culte des fétiches.

Or, un fétiche n'est pas une idole et les adeptes du « fétichisme » sont loin d'être des sauvages.

Certaines relations de voyage contiennent des appréciations ainsi formulées, sur les peuples, très rares d'ailleurs, qui ne croient en aucune puissance supérieure : « Dénuées de toute conception spiritualiste, ces peuplades s'adonnent au plus grossier fétichisme, attribuant naïvement à d'inertes objets des vertus protectrices susceptibles de modifier favorablement leur misérable existence ».

Certes, de tels individus existent, mais, pour étudier les mœurs, l'homme curieux de ces choses n'a pas besoin de s'exposer aux ardeurs du soleil tropical ou à l'amour un peu trop absorbant des anthropophages de l'Océanie... Il lui suffira de faire un voyage à la « Côte-d'Azur »... Il pourra, sans courir d'autre risque que celui de « la culotte » — les féticheurs de l'endroit appellent ainsi le seul danger sérieux menaçant le voyageur — contempler le « Trou-fétiche du tunnel d'Eze » et constater sur place la bienfaisante action du sou percé et de la corde de pendu...

Les choses sont beaucoup moins simples au pays des « sauvages ». Celles se rapportant au fétichisme sont même si complexes que la crainte me vient d'être accusé d'exagération, bien que je me sois efforcé de réduire cette étude à ses éléments les plus incontestés...



Fig. I. — « Coussabe » — masque adopté pour les cérémonies de la circoncision — analogue au masque de certains féticheurs.

I

On trouve des traces de fétichisme dans toutes les provinces de l'Afrique occidentale, mais ses foyers les plus actifs sont situés dans les régions équatoriales, au Dahomey, au Gabon et au Congo.

Les pratiques rituelles diffèrent peu d'un pays à l'autre. J'ai même pu constater — *de visu* — qu'elles ont de nombreuses analogies avec le « Tabouïsme » des Canaques de la Nouvelle-Calédonie et des Nouvelles-Hebrides, ainsi qu'avec le culte du « Vaudou », né d'ailleurs en Afrique et exporté vers l'Amérique du Sud en même temps que le Bois d'Ebène... (1).

Ce qui est bien certain, c'est que ces pratiques sont occultes au suprême degré. J'insiste sur ce point, afin de mettre le lecteur en garde contre les réflexions que la vue de certaines illustrations, — en cette époque de cartes postales ! — pourrait lui suggérer... Ainsi compris, le fétichisme n'est qu'une vulgaire parade de commande, indigne d'être étudiée, et tout au plus utilisable pour la distraction d'un haut personnage en déplacement.

Au sud du cap Lopez, dans la région comprise entre le premier parallèle austral et le second, sur les rives du fleuve Ogoué et du lac des Nkномis, les indigènes croient en un être très puissant, mais si éloigné des hommes qu'il demeure indifférent à leurs actions bonnes ou mauvaises.

C'est lui qui a présidé à la formation du monde, c'est encore lui qui dirige les forces naturelles pour la conservation des espèces terrestres, mais son rôle se borne, en ce qui nous concerne, à ces deux grands gestes.

Figé dans une nuageuse inertie, il ne se révèle jamais aux êtres inférieurs ; il n'entend pas la voix des hommes : il est donc inutile de l'honorer d'un culte quelconque ou de lui adresser des prières.

Au dessous de cette divinité et dans une sphère beaucoup moins éloignée de nous, une Puissance s'agite et se mêle souvent à notre vie.

Les missionnaires du Congo, avec plus de logique que d'exactitude littérale, traduisent par « le Mauvais » le nom que j'exprime par « Puissance » et voici la raison de leur interprétation : Cet être invisible, mais probablement animé d'un esprit semblable à celui des hommes, se plaît à encourager les vices de ces derniers, à flatter leurs passions et à faire naître leurs désirs. C'est lui qui répand sur la Terre les misères dont gémit l'humanité : maladies, fléaux et chagrins. Il s'agit donc de gagner ses bonnes grâces, d'utiliser certaines de ses manifestations et de se mettre en garde contre les autres...

(1) Les trafiquants d'esclaves appelaient ainsi leur marchandise.

Tel est le but du « fétichisme ».

Il faut ajouter que le fétichisme n'est pas une religion ; c'est un ensemble de pratiques très secrètes auxquelles se livre un petit groupement d'individus.

Les initiés sont toujours des hommes désireux d'assouvir leurs passions : besoin de vengeance — soif de richesses — ambitions immodérées. Quant aux Initiateurs, aux Prêtres du Fétichisme, ils sont choisis parmi les initiés et élus à cause de certaines aptitudes spéciales et mal définies, parmi lesquelles on peut, sans crainte de se tromper, placer une grande puissance suggestive.

Au Congo, les choses se passent ainsi :

L'homme qui veut « faire fétiche », c'est-à-dire être initié (et surtout être mis en possession de l'instrument de la puissance mystérieuse) doit en premier lieu donner une preuve manifeste de son inébranlable volonté. Le sacrifice qu'on lui impose n'est pas de mince valeur : le postulant doit apporter aux Initiateurs les os de la tête et ceux des pieds d'un de ses parents au premier degré, père, mère, frère ou enfant, tué par lui quelques jours avant les cérémonies. Ces dépouilles macabres constitueront précisément, après la série des épreuves exigées, les fétiches protecteurs...

Fig. II. — *Gris-Gris*
Au bras : anneau de force et de bonheur. — Sur la poitrine : coquilles et petits sacs contenant des herbes et des poudres. — Sur le pagne : gris-gris religieux. Chaque sachet contient une formule protectrice tirée du Coran.

Les opérations propitiatoires se font loin du village, dans un endroit connu des seuls adeptes. Le plus âgé des prêtres (j'emploie ce mot pour ne pas répéter le seul terme ayant sa signification réelle), revêtu d'une peau de singe et coiffé d'un masque grimaçant, ordonne les cérémonies.

Le candidat — (il a droit à ce nom, car il est revêtu d'un boubou d'une blancheur immaculée) — a été soumis pendant un mois ou deux à un régime rigoureusement végétarien, susceptible de provoquer des extases analogues à celles que certains fakirs de l'Inde savent obtenir. Quand il est réduit à son suprême état de dépression morale et physique, on le conduit en grandes pompes au lieu consacré. C'est en général une grotte située près d'un arbre touffu.

Le néophyte est placé contre le tronc de l'arbre magique (1); les assistants l'entourent, brûlent des essences, dansent des rondes échevelées et clament des invocations. Dans ces psalmodies, un mot unique est répété pendant des heures, cette pratique ayant pour effet de contraindre le patient à l'abstraction la plus complète.

Le prêtre, lorsqu'il juge que la cérémonie a assez duré, prend le postulant par le bras et le conduit dans la grotte. La caverne est obscure ; dans un des coins les plus sombres, une statue grossière est érigée sur un socle, lequel recouvre les ossements d'un ancien féticheur mort depuis longtemps, connu néanmoins des initiateurs les plus âgés, mais totalement ignoré du nouvel adepte.

A l'entrée de la grotte, une surface réfléchissante — glace ou métal poli — est disposée face à la statue de manière à être très vaguement éclairée par la lumière extérieure.

— Que vois-tu dans ce miroir ? demande-t-on au postulant.

S'il répond qu'il ne voit rien, il devra reprendre les jeûnes préliminaires jusqu'à ce qu'il puisse dire :

— Je vois l'image d'un homme.

— Comment est cet homme ? Quels signes sont tatoués sur ses bras ? Et sur son corps ? Quelle est son attitude ? etc.

En un mot, les réponses doivent prouver que l'image

(1) Comparez avec l'arbre de Puységur.

vue est celle de l'homme dont les ossements reposent sous le socle de la statue.

C'est en somme une véritable épreuve de psychométrie. Il n'y a pas de supercherie possible, toutes les indications données par le candidat doivent révéler des particularités permettant d'identifier infailliblement la personnalité du défunt.

Lorsque ce singulier examen a donné des résultats satisfaisants, on passe à la suprême consécration.

Le grand-prêtre jette dans un vase contenant de l'eau les ossements apportés par le nouvel initié, ajoute quelques ingrédients sur la nature desquels il est inutile d'insister, et procède à la confection d'un horrible bouillon.

Quand l'ébullition a provoqué une réduction suffisante, le récipiendaire boit le liquide et partage avec tous les assistants les débris humains restés au fond de la marmite. Une véritable crise de folie démoniaque secoue frénétiquement tous les adeptes... Ils se livrent à des transports manifestés par des danses enragées et des hurlements sauvages jusqu'à ce que l'épuisement complet les oblige à s'arrêter... L'initié enveloppe dans des linges les ossements qui lui ont été attribués et se dispose à réintégrer son village... Il est muni des précieux « fétiches » qui lui permettront de réaliser ses plus chers désirs.

Le plus souvent on unit au féticheur un frère de sang animal. Les choses se passent comme pour le mariage mystique des Soudanais, mais la relation entre les deux conjoints est tellement étroite que la mort de l'un entraîne fatalement la mort de l'autre.

On ose à peine affirmer la réalité de ces effrayants mystères... Et pourtant des faits nombreux semblent prouver que la destinée de l'homme et de la bête est commune. Je connais un raisonneur qui riait bien fort lorsqu'on formulait cette assertion en sa présence. Il lui arriva de tuer une panthère, une magnifique bête revêtue du deuil royal des fauves d'Afrique, elle était « marquée » d'une cicatrice en forme d'étoile, derrière l'oreille. Lorsque le chasseur, escortant son butin, revint au village qui lui donnait momentanément l'hospitalité, il put constater qu'un mouvement inaccoutumé se produisait autour d'une certaine case, dans laquelle il entra. Un vieillard venait de mourir ; on pouvait voir sur son bras nu une cicatrice ancienne, semblable à celle de la panthère noire. C'était la « marque » de l'union, le stigmate de l'incision que l'homme avait pratiquée sur la bête et sur lui-même pour procéder à l'échange du sang...

Tous ces détails sont confirmés par les récits d'hommes dignes de foi. Des missionnaires comme Mgr Buléon et Mgr Bessieux ont raconté de nombreuses anecdotes sur la puissance extra-naturelle dont les féticheurs sont armés.

— Ils la tiennent du Démon, disent-ils en concluant...

Au fait, il faut bien qu'ils la tiennent de quelqu'un...

II

GRIS-GRIS ET AMULETTES

Il est hors de doute que l'union mystique de l'homme avec un Esprit, contractée par l'intermédiaire d'un animal sauvage, est une coutume qui a pris naissance dans le fétichisme.

Au Sénégal, au Soudan, en Guinée et dans presque toutes les provinces de l'Afrique occidentale, on trouve de nombreuses traces des pratiques occultes décrites précédemment, mais les terribles pactes conclus avec la Puissance ténébreuse ont généralement disparu des contrées fréquentées par les Européens. Ce qui subsiste presqu'intégralement, c'est la vénération dont sont entourés certains accessoires des opérations rituelles. Ainsi, toutes les races noires vouent un culte véritable aux arbres d'essence spéciale et aux végétaux arborescents croissant dans des terrains consacrés. Ceux qui poussent dans les cimetières du Cayor, par exemple, sont respectés au point qu'on évite de les frôler, de couper leurs branches et de faire tomber leurs fruits.

Dans chaque canton du Bouvé se trouve un lieu sacré. C'est là que les âmes des parents viennent habiter après la mort. Elles choisissent de préférence la frondaison touffue d'un beau kaïcedra (1) ou d'un grand tamarinier. Avant d'entreprendre une affaire importante, chacun se rend en grande cérémonie près de l'arbre, et implore la protection des aïeux en offrant à leurs mânes un sacrifice propitiatoire.

Dans chaque village du Bas-Sénégal, le « Taba » (arbre des réunions) est une sorte de sanctuaire en plein air. C'est à son ombre que se tiennent les palabres, que la justice courante est rendue et c'est près de lui que les parents procèdent aux longues cérémonies du « tak » (fiançailles). Les griots, ces réprouvés qui sont de toutes les fêtes, ne doivent pas installer leurs instruments de vacarme, balafons et tam-tam, à moins de quinze mètres de son tronc.

Les Musulmans eux-mêmes suivent l'antique coutume. Le « Tamsir » (chef des croyants de la contrée), en voyage d'inspection, rassemble sous le Taba les marabouts du pays et leur dicte ses ordres et

(1) Le kaïcedra est un arbre géant dont le bois a la dureté de l'ébénier. Sa couleur est rouge sombre.

ses enseignements. C'est encore là qu'il vient faire les prières publiques, à l'heure des cinq salams quotidiens.

* * *

Le masque dont le chef féticheur s'affuble lorsqu'il procède à une initiation a été copié par les Ouoloffs et les Bambaras.

Pendant la célébration des rites de la circoncision, le masque appelé « Coussabe » (fig. I) est réservé au fils du chef le plus important. La mère de l'enfant a tressé de ses propres mains les longues fibres de bambous et de palmiers qui cacheront les grimaces que la douleur pourrait provoquer pendant l'opération, car un jeune homme désigné pour servir de modèle et de conducteur à ses camarades doit mépriser la souffrance physique. C'est en quelque sorte un initiateur. (La circoncision est pratiquée en grandes pompes, quand les enfants atteignent l'âge de onze ou douze ans.)

* * *

Gris-Gris. — Les races du Sénégal et du Soudan ont remplacé les fétiches proprement dits par des gris-gris qui ont au moins l'avantage d'acquérir leur efficacité sans causer d'assassinats préalables.



FIG. III. — Une série de gris-gris religieux. Chaque groupe a une affectation : le 1er groupe de 3 : maladies de la tête. Au dessous : maladies du cœur, de la poitrine, etc.

Les uns proviennent de végétaux ou d'animaux. Ils sont composés avec des racines, des griffes de fauves et des coquillages recueillis dans des circonstances particulières.

On peut donc les appeler : gris-gris naturels. Ils sont vendus par les sorciers et les griots.

Les autres peuvent prendre le nom de gris-gris religieux. Ils sont vendus par les marabouts qui en ont accaparé le monopole.

1° *Gris-Gris naturels.* — Les maux les plus redoutables sont les maladies et la pauvreté. Les mauvais esprits et les sorciers soudoyés en vue de l'accomplissement d'une vengeance peuvent les prodiguer à leur gré. Fort heureusement, le remède se trouve près du du mal... il suffit d'y mettre le prix.

Certains coquillages, par exemple, ont la propriété d'éloigner les maladies internes et surtout de préserver de la folie. On les porte aux doigts, enchâssés dans des bagues de métal plus ou moins précieux. Ils ont, en outre, la vertu de faciliter les transactions commerciales et d'en assurer la réussite. Pour cette fin, la bague doit être portée au petit doigt. (Doigt de Mercure ; les noirs ont des notions de chiromancie.)

Le gris-gris des reins se porte en ceinture. Il est composé d'une lanière de cuir sur laquelle on a fixé des cauries (petits coquillages blancs, genre porcelaine) et d'autres éléments de provenances diverses. C'est un puissant talisman de force et de fécondité. Sa valeur marchande atteint quelquefois deux cents francs. L'homme qui le porte est invincible ; la femme qui s'en pare est assurée du bonheur.

Un anneau d'un certain bois passé au-dessus du coude (fig. 2) assure au bras la force et procure à celui qui le possède des travaux rémunérateurs.

Aux jambes des chapelets de cauries donnent la vitesse et la vigueur. Les petits enfants en sont pourvus dès leur naissance, en vue de leurs premiers pas. L'anneau de métal précieux ou forgé placé au-dessus de la cheville protège les pieds de la morsure des serpents et des bêtes venimeuses.

Certaines racines sont douées de vertus protectrices appréciables. Il en existe une qui se fend dès qu'un mauvais sort est dirigé sur son propriétaire. Ce dernier, ainsi prévenu, n'a plus qu'à boire une infusion de la même racine pour détourner l'envoûtement ou le rendre inoffensif

Les cornillons de chèvre, de biche ou de gazelle — dûment consacrés — sont, tout comme à Naples, employés à conjurer les funestes effets du mauvais œil. Ils sont généralement emplis d'une poudre fabriquée avec l'écorce de l'arbre près duquel les sorciers se réunissent pendant leurs entrevues nocturnes.

L'ongle de lynx est d'une efficacité sans limite, mais il n'acquiert sa véritable valeur que si son propriétaire accepte d'accomplir une petite formalité préalable... Il suffit de tuer sept enfants à leur naissance... C'est le seul cas dans lequel nous retrouvions le terrible pacte à conclure avec la Puissance. Les noirs, lorsqu'ils consentent à donner des renseignements sur ce terrible fétiche, essaient de pallier l'importance du crime nécessaire, en disant que le porteur de griffe de lynx n'a pas eu à répandre le sang des innocents. Il lui a suffi d'adresser la parole à une femme, quelques heures avant sa délivrance, pour provoquer la mort de son enfant. On affirme, d'autre part, que certains ambitieux n'accordent pas une entière confiance au procédé et préfèrent opérer eux-mêmes.

La puissance attribuée à ce gris-gris est telle que celui qui le possède est redouté de tous les gens de son entourage. On préconise cependant un procédé homéopathique pour se défendre contre les effets de la griffe de lynx. Il faut demander à son possesseur :

— Prête-moi ta griffe de lynx ?

Si le prêt est consenti,on trempe le gris-gris dans l'eau et on boit immédiatement ce breuvage; on est alors immunisé. La méthode n'est pas dénuée de simplicité,mais la difficulté réside dans l'exécution.

Pour la faire aboutir, il sera souvent nécessaire d'offrir des cadeaux en espèces ou en nature... : le gris-gris aura produit son effet.

2° *Gris-Gris religieux.* — Les Marabouts ont découvert dans le Coran des remèdes à tous les maux suspendus sur la pauvre humanité. Maladies, accidents, mort violente, tout a été prévu. Mahomet n'a écrit le Livre que dans cet esprit de protection... il suffit de savoir le lire.

Les versets, appropriés aux circonstances de la vie et aux besoins des..... clients, sont transcrits sur des parchemins et enfermés, après les prières rituelles, dans de petits sacs de cuir (fig. 3). Le prix du gris-gris ainsi composé varie naturellement avec l'importance du bien qu'il doit produire.

Les petits sachets de cuir sont indifféremment portés en sautoir ou en bracelets. Les indigènes, musulmans ou non, ont une confiance illimitée en la vertu des amulettes coraniques et ne sont jamais rebutés par les déceptions. J'en ai acquis la double preuve au cours d'une des expéditions organisées contre Samory.

Dans une rencontre avec les Sofas, les tirailleurs grimpaient, clairon en tête, à l'assaut d'un mamelon boisé. On avait recommandé aux indigènes de se dévêtir pendant le combat de toute partie de leur costume pouvant servir de cible à l'ennemi. Le clairon, vêtu d'un boubou flottant, d'une blancheur éclatante, ne tint nul compte de l'avis donné : il avait « gris-gris pour balles ». La suite de l'évènement justifia son mépris du danger car, au plus fort de l'action, deux balles traversèrent son vêtement sans faire une éraflure à son corps. Aussi, après l'escarmouche, fut-il entouré de ses camarades qui palpaient dévotement son petit sachet de cuir.

— Y a bon gris-gris ! y a bon gris-gris.., s'esclamaient-ils.

Le clairon ne l'aurait certainement pas échangé contre son pesant d'or.

Mais le Destin voulut que l'une des balles qui l'avaient épargné allât frapper son voisin, muni, lui aussi, d'un gris-gris protecteur.

Le pauvre diable eut la cuisse traversée de part en part.

— Gris-gris y avait pas bon ! dit-il simplement en se débarrassant du petit sachet et en le jetant dans la brousse.

Le soir même, il fit venir le marabout et lui en acheta un autre qu'il paya beaucoup plus cher pour qu'il fût plus efficace.

En ce pays comme dans tous les autres, la foi qui transporte les montagnes, sauve aussi les cœurs simples. André Nervin.

Janvier 1909.

Quelques erreurs typographiques se sont glissées dans les deux articles précédents, traitant du « Merveilleux au Pays-Noir ». L'éloignement n'a pas permis de les corriger en temps utile.

Voici les plus importantes :

1er novembre 1908.

Page *404*, au lieu de « qui discute les choses sans les expliquer », lire : « qui dispute des choses », etc...

Page *405*, au bas de la 1re colonne : au lieu de « Raipor », lire : « Daimon ».

Page *406*, en haut de la 1re colonne, au lieu de mé-

diums entraînés », lire : « certains médiums entrancés ».
Page *408*, au lieu de : le « Rep-on-Deuck » participe à la vie, lire : le « Rep-on-Kheur » participe à la vie...

A. N.

La cliente du Docteur Santi.

Ainsi que nous le laissions supposer dans notre dernier numéro, l'information empruntée, au *Daily News* par le *Gil Blas* est dénuée de tout fondement.

Voici, en effet la lettre que nous recevons du professeur Sante de Sanctis, de Rome, en réponse à celle que nous lui avions adressée :

Cher Monsieur,

Vous aussi, après tant d'autres, vous me demandez si je suis l'heureux docteur Santi de la lettre prophétique... Hélas non ! L'article du Gil Blas, *n'est qu'un « canard ». Du moins il n'existe à Rome aucun docteur Santi, et personne n'accorde la moindre créance à ce que ce journal a raconté.*

Moi aussi, je m'occupe du Merveilleux *et je crois parfaitement à la possibilité des phénomènes supra-normaux. Mais pourtant je n'ai rien de commun avec mon fortuné autant que mystérieux et introuvable collègue Santi !*

Je suis heureux toutefois de l'incident si curieux qui m'a donné l'occasion de vous lire.

Veuillez accepter, avec mes sentiments d'estime, les meilleurs compliments de votre bien dévoué.

SANTE DE SANCTIS

UN

NOUVEAU PHÉNOMÈNE LUMINEUX
A CHERBOURG

On se rappelle qu'il y a quatre ans — c'était en avril 1905 — une sorte d'astre très éclatant apparut au dessus de Cherbourg. Tous les journaux en parlèrent; tous les spécialistes donnèrent leur opinion sur ce phénomène. C'est une mystification, disaient les uns ; c'est un ballon lumineux, affirmaient plusieurs autres; il s'agit de projections électriques, prétendaient certains autres. Mais aucun membre des corps savants ne daigna se rendre à Cherbourg pour y contempler la boule lumineuse qui, chaque nuit, traversait le ciel, et pour y démasquer le ou les mystificateurs.

Le phénomène, au bout de quelque temps, cessa de se produire.

Or, voici qu'un phénomène astronomique identique à celui qui avait tant frappé le public et si peu ému les savants, en 1905, vient de se manifester à nouveau, dans la même ville.

Les nuits dernières, un astre de forme inaccoutumée a parcouru le ciel du sud-est à l'ouest et brillait d'un vif éclat. Le météore a disparu à l'horizon après être resté visible pendant une heure.

Une foule nombreuse stationnait dans les rues pour contempler le phénomène.

La boule lumineuse continuera-t-elle longtemps à traverser le ciel de Cherbourg ? Les savants consentiront-ils, cette fois, à secouer leur torpeur et à aller l'examiner ?

Nous y comptons d'autant moins qu'on murmure que cette nouvelle apparition pourrait bien être un de ces présages d'évènement considérables, comme on en constate si souvent à la veille des grands bouleversement : aurores boréales des 24 et 25 octobre 1870, comètes qui annoncèrent la ruine de Carthage et celle de Jérusalem, la mort de Charles-Quint lueur rouge qui illumina le ciel la veille de l'assassina du roi Alexandre de Serbie, etc. Les savants, on le sait, n'ajoutent pas foi à de telles supertitions...

La Maison « hantée » de Saint-Denis-d'Orques

Saint-Denis-d'Orques est une petite commune de 1.600 habitants, du canton de Loué, arrondissement du Mans (Sarthe).

Depuis trois semaines environ, l'habitation de Mme Vve Bresteau, cultivatrice à la Mabilière, commune dudit Saint-Denis, se trouve frappée de hantise. Sur les huit heures, tous les soirs invariablement, la fermière, son personnel et les curieux présents, entendent comme des coups de canon amortis par une certaine distance, quoique violents encore néanmoins; ces coups de canon semblent partir du grenier. Chaque nuit d'autres bruits étranges, d'une grande intensité, et l'apparition de lueurs fantastiques, rendent la ferme inhabitable. De nombreuses personnes du bourg de Saint-Denis et des environs se sont rendues à la Mabilière, mais elles n'ont pu découvrir d'où pouvait bien provenir tout ce tapage. Les phénomènes restent inexplicables. Une vive émotion règne dans le pays.

C'est la troisième maison hantée dans la Sarthe depuis deux ans. (*L'Echo* a signalé celles de Saint-Marceau et de Parigné-l'Evêque en leur temps.)

ANCINETTE.

LES RADIATIONS HUMAINES

UNE LETTRE DU COMMANDANT DARGET

M. le commandant Darget, à propos de la communication de M. de Fontenay, présentée à l'Académie des sciences par M. d'Arsonval, et que nous avons reproduite dans notre numéro du 1er février dernier, nous adresse une longue réponse un peu confuse. Nous en extrayons les passages essentiels :

Je commence par donner la réponse que j'ai faite à l'Académie et qui est insérée dans le journal l'*Eclair*, du 31 janvier :

« Monsieur le Secrétaire perpétuel,

« M. de Fontenay a présenté, lundi dernier, à l'Académie, par l'organe de M. d'Arsonval, une note sur la radio-activité humaine, disant en substance que les photographies obtenues par les radiations étaient soumises à deux causes d'erreur :

« 1° Humidité du front à la température du corps humain ;

« 2° « Illumination » préalable des papiers enveloppant les pellicules.

« Or, j'avais moi-même prévu ces cas, et j'avais fait des expériences, même avec du papier longuement exposé au soleil. Dans aucune des expériences, je n'ai pu obtenir d'impression quelconque.

« M. de Fontenay, lui-même, n'a fait que des hypothèses, il n'a pu obtenir aucune impression.

« Ces deux hypothèses ne peuvent donc modifier en rien l'action des radiations humaines, ni mes conclusions antérieures.

« Je tiens à le faire remarquer immédiatement.

« Et je vous prie d'agréer, etc...

« Commandant DARGET. »

Répondant à l'objection de M. de Fontenay, qui indiquait comme cause d'erreurs l'humidité du front, M. le commandant Darget écrit :

Je dirai à M. de Fontenay que, en dehors des expériences avec l'écriture manuscrite, j'en ai fait avec des encres d'imprimerie qui impressionnent tout aussi bien les plaques, quoique M. Colson et lui-même avouent n'avoir pas réussi.

Dernièrement, à l'hôpital de la Salpêtrière, dans le laboratoire du directeur du service de la radiographie, Mlle B... a reproduit sur le front une partie du mot « Merveilleux » découpé dans la revue, l'*Echo du Merveilleux*.

Or, j'avais mis une feuille de papier blanc, comme intercalaire, entre le papier portant le mot « Merveilleux » et la plaque.

Le mot a été inscrit sur la plaque ainsi qu'une marque à l'encre ordinaire que j'avais faite sur l'intercalaire.

A noter qu'aucune infiltration d'encre, aucune trace noire ne se voit sur l'intercalaire.

Parlant des expériences qu'il fit avec M. de Fontenay, M. Darget s'exprime ainsi :

M. de Fontenay exigea qu'on les fit toutes sur côté verre de quatre plaques placées sur le front de quatre personnes, malgré mes protestations, puisque je demandais qu'on en fît deux au moins côté gélatino-bromure pour avoir une réussite offrant moins de difficultés, comme peut en témoigner le Dr Allain.

En effet, je revis ce docteur le surlendemain du jour où parut la note critique de M. de Fontenay ; il paraissait fâché de cette production si peu conforme à la vérité, et sans avoir à subir aucune poussée de ma part, il me dit : « Je tiens à constater, et je vous l'enverrai par écrit si vous en avez besoin, que les expériences que j'ai faites avec vous et M. de Fontenay ont été dirigées par ce dernier et faites d'après une méthode contre laquelle vous avez protesté ».

M. Darget ajoute :

Si M. de Fontenay, bon photographe amateur, veut bien accepter de faire avec moi une série d'expériences à la Salpêtrière, avec la permission du directeur de cet établissement, il pourra acquérir bien vite la certitude de l'existence de la radio-activité humaine.

Les arguments ne sont rien, les faits sont tout. Puisque M. Darget offre à M. de Fontenay de faire de nouvelles expériences contradictoires, nous souhaitons que ce dernier accepte cette proposition, le résultat de ces expériences étant seul de nature à fixer ceux qu'intéresse la question controversée.

NOTRE COURRIER

L'AUBÉPINE DE GLASTONBURY

Nogent-les-Vierges (Oise), 5 février.

Monsieur le Directeur,

Un de vos lecteurs pose, dans votre numéro du 1er février, une question où il demande à quoi se réfère la phrase de Richardson : « Aubépine de Glastonbury qui fleurit en hiver ».

Je crois être à même de lui donner satisfaction.

En 1880, je m'occupais de l'apostolicité de l'Eglise d'Angleterre et de l'évangélisation de ce pays par Joseph d'Arimathie. Pour me documenter, je me mis ou fut mis en rapport avec la rédaction du Tablett.

Mon correspondant m'écrivit alors que la venue et le séjour en Grande-Bretagne de Joseph d'Arimathie avaient pour eux le témoignage d'une antique tradition, et notamment de celle qui avait cours à Glastonbury, son pays d'origine. Il ajouta que, de plus, la légende était ici confirmée par un phénomène annuel qui lui servait de noyau, et dont il avait été personnellement témoin, aux jours de son enfance.

Au dire des habitants, Joseph d'Arimathie, prêchant un jour aux infidèles, aurait eu, pour appuyer son enseignement, recours à l'argument final et irrésistible d'un miracle.

Prenant le bâton d'aubépine dont il soutenait sa marche, il l'aurait enfoncé dans le sol. Alors il se

serait mis à genoux, et, levant les mains au ciel, aurait demandé au Christ de rendre, par un prodige, témoignage à la vérité de sa doctrine et de ses paroles.

Et le miracle aurait eu lieu.

Il aurait même eu lieu dans des conditions qui l'auraient fait double.

On était alors en hiver et au fort de l'hiver. Or, non seulement l'aubépine sèche aurait, à la prière du saint, recouvré la vie et la vigueur, mais une germination instantanée s'y serait produite, aux yeux de la foule émerveillée.

Sur l'écorce ravivée de l'arbuste et le long de la tige, où, de nouveau, la sève se reprenait à courir, des bourgeons se seraient montrés d'abord, puis allongés et profilés en rameaux; et, sur les rameaux, d'autres bourgeons seraient apparus bientôt à leur tour, que le peuple aurait vus, stupéfait, se muer aussitôt en feuillage et en fleurs.

Or, ajoutait mon correspondant, dans l'enceinte aujourd'hui dévastée de l'antique abbaye de Glastonbury, jadis érigée sur le tombeau de Joseph d'Arimathie, on montre encore au voyageur une aubépine étrange que les gens du pays disent être le bâton miraculeux de leur premier apôtre. L'arbre est vieux, intensément vieux. Est-il vraiment le bâton ranimé du saint ou simplement son rejeton? C'est ce que je ne saurais dire. Toujours est-il que, chaque année, il s'y passe, aux abords de Noël, un phénomène extraordinaire.

Tandis que partout ailleurs, dans les arbres et les arbustes, la sève, pour de longs jours encore, reste engourdie, on la voit ici soudain se réveiller, agir et circuler dans l'aubépine vénérée. Lentement, mais sans arrêt, on voit les boutons s'y gonfler, puis bientôt s'entr'ouvrir et finalement s'épanouir, les uns en feuilles aux tons d'émeraude, les autres en fleurs blanches et parfumées.

En terminant sa lettre, le rédacteur du Tablett, *dont je regrette infiniment d'avoir oublié le nom et qui, je crois, n'était autre que le secrétaire de la rédaction, me disait : « Je me souviens parfaitement d'avoir, durant mon enfance, été témoin du fait que je vous ai raconté, et d'avoir assisté moi-même à la prodigieuse floraison de l'aubépine de Glastonbury.*

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'hommage de mes sentiments distingués.

BOUDIN, curé.

SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ÉTUDES PSYCHIQUES

M. CAMILLE FLAMMARION ÉLU PRÉSIDENT DE LA SECTION DE PARIS.

Au cours de sa dernière séance, la section de Paris de la Société d'études psychiques, réunie sous la présidence de M. le docteur Allain, vice-président, a procédé à l'élection de son bureau pour 1909. Ont été élus :

Président : M. Camille Flammarion; *Vice-Présidents* : MM. le Dr Edmond Allain, docteur en droit, docteur en médecine; Dr Léon Demonchy, docteur en médecine, docteur en droit; *Secrétaire* : M. C. de Vesme, rédacteur en chef des *Annales des Sciences Psychiques; Secrétaire-adjoint* : M. René Warcollier, chimiste: *Trésorier* : M. P. Archat, ingénieur électricien; *Bibliothécaire-archiviste* : Mme Josselme-Monroe.

M. Camille Flammarion, recevant l'annonce de son élection à la Présidence de la Section de Paris, a adressé la lettre suivante au secrétaire général :

Paris, 8 février 1909.

Mon cher Secrétaire général,

Je vous avais expliqué qu'à mon grand regret mes travaux toujours obsédants m'interdisaient d'accepter la très honorable proposition dont vous vous êtes fait l'interprète. Toutefois, comme on a passé outre pour m'élire Président, j'aurais mauvaise grâce à me dérober entièrement, et j'accepte. Je ne vois toujours pas le moyen de créer du temps et j'en ai d'autant plus de chagrin que je m'intéresse plus vivement à ces troublantes et importantes questions; — mais enfin, je ferai ce que je pourrai.

En acceptant cette présidence, je suis sûr qu'entre vos mains et entre celles de vos collègues du bureau, la « Société Universelle d'Etudes Psychiques » ne se départira pas d'un strict programme scientifique. Je me repose donc entièrement sur les travaux dirigés par votre compétence éclairée, et sans aucun parti pris, d'aucune sorte.

Avec mes meilleurs vœux de succès, recevez, je vous prie, cher monsieur de Vesme, la nouvelle expression de mes sentiments les plus sympathiques et les plus dévoués.

FLAMMARION.

FONDATION D'UNE SOCIÉTÉ DE RECHERCHES PSYCHIQUES A BRUXELLES

Nous apprenons avec plaisir qu'une Société de recherches psychiques vient de se fonder à Bruxelles.

M. le docteur Van Velsen, directeur de l'Institut hypnonique et psychothératique, fut choisi comme président, et M. Jean Delville, professeur à l'Académie des Beaux-Arts, comme secrétaire général.

Voici les sections d'étude dans lesquelles la nouvelle Société s'est partagée :

SECTION 1. — *Le Magnétisme.* — Rayonnements des corps. — Le Fluide magnétique. — Emploi du Magnétomètre (Baraduc). — Impressions fluidiques par impressions photographiques. — Propriétés curatives du fluide magnétique. — Sommeil magnétique (Passes, etc...), Suggestion, Hypnonisme, Psychométrie, etc...

SECTION 2. — *La Télépathie.* — Etude pratique de tout ce qui se rattache à ses phénomènes. Transmission de pensée, Rêves, Clairvoyance, Somnambulisme, etc...

SECTION 3. — *Phénomènes objectifs.* — Différentes manifestations médiumnimiques : Typtologie, Messages, Ecriture directe, Apports, Lévitation, Matérialisation, Photographie de l'Invisible, Empreintes, Télékinésie.

DEUX GUÉRISONS DE Mme PONCEY

Plus que les voyantes somnambules, cartomanciennes, etc., les médiums guérisseurs demandent une enquête approfondie. Car bien que leurs pratiques, qui consistent le plus souvent en passes magnétiques, ne puissent être néfastes par elles-mêmes, elles peuvent, cependant, compromettre gravement la santé du malade, par le retard apporté à l'application d'un traitement scientifique.

Il est vrai que lorsque le malade a recours à eux, c'est souvent en désespoir de cause, alors que les doctes facultés ne peuvent plus rien.

Mme de Poncey, à laquelle *l'Echo* s'est intéressé ces dernières années, m'avait assuré, lors d'une visite que je lui fis au 191 du Faubourg Saint-Honoré, qu'elle avait obtenu, ces temps derniers, une guérison vraiment merveilleuse.

Il s'agissait d'un homme qui, au milieu de souffrances intolérables, marchait à grands pas vers la folie... Déjà, son entourage avait peur de lui, et lui-même craignait, un jour prochain, de se rendre coupable de quelque méfait, car il en avait la hantise.

— Tenez, me dit, Mme de Poncey, voici comment je fus mise au courant de son état.

Et elle me donne une lettre, que je copie textuellement :

« Madame,

« Mon mari souffre depuis très longtemps et je vous serais reconnaissante si vous pouviez me le guérir.

« Il souffre dans le dos ; il a la respiration gênée, et aucun appétit ; tous les aliments lui répugnent.

« Sa tête le fait beaucoup souffrir ; c'est une douleur continuelle, mais qui devient insupportable par moments. Il n'a pas de sommeil, et quand il est éveillé, il croit entendre quelqu'un lui parler à l'oreille, tandis que des couteaux passent devant ses yeux. Il a toujours la crainte de faire du mal.

« Il a aussi par moment des frissons, on croirait qu'il a la fièvre.

« Je tiens, Madame, à rester inconnue pour l'instant. Si au 15 janvier, je constate du mieux, je me ferai connaître.

« S'il n'y a pas de soulagement, je resterai inconnue.

« Votre toute dévouée ».

Aucune signature.

Malgré cet incognito absolu, me dit Mme de Poncey, le mieux se produisit presque instantanément, car je mis toute ma force de volonté à vouloir dégager le malade, si bien que moins de huit jours après, j'avais la visite de sa femme. Elle me mit en rapport direct avec son mari, et aujourd'hui, il est presque complètement guéri.

Je demandai au médium si elle pourrait, sans indiscrétion, me confier le nom et l'adresse et me permettre une enquête personnelle.

— La chose est possible, me répondit Mme de Poncey.

Et hier je suis allée faire une visite à Mme Bailly, au 3 de la rue Boinod, dans le XVIIIe arrondissement.

Au nom de Mme de Poncey, le meilleur accueil m'est fait, et avec une bonne foi évidente, on me confirme la guérison.

— Votre mari ?

— Il est parti à son travail. Sa tête n'est pas encore tout à fait solide, mais il ne souffre plus, et a repris goût à un travail qu'il avait abandonné depuis six mois (il est employé à l'octroi). Quand une voisine me parla de Mme de Poncey, je désespérais absolument ; je le voyais perdu. C'est pourquoi, — tout en ne croyant pas à ces sortes de choses, dont je n'avais jamais entendu parler — je résolus d'écrire à cette personne.

— Je sais. J'ai vu la lettre.

— Elle n'était peut-être pas très polie, mais, je vous le répète, je craignais le charlatanisme.

Eh bien, Madame, vraiment je suis forcée de m'incliner devant le fait : *en moins de huit jours,* mon mari éprouva un mieux tellement sensible, qu'alors, en toute confiance, je suis allée voir Mme de Poncey.

— Votre mari était malade depuis longtemps ?

— Depuis deux ans. Dès la première visite de Mme de Poncey, les douleurs cessèrent ; elles revinrent, mais beaucoup plus faibles, beaucoup plus espacées. Aujourd'hui, elles ont complètement disparu. Malheureusement, il paraît que le médium débarrasse du mal en l'absorbant, et aujourd'hui Mme de Poncey est horriblement fatiguée, presque malade.

— Je l'ai constaté lors de ma visite.

A ce moment de notre entretien, survient une voisine, et comme je manifeste l'intention de me retirer, Mme Bailly insiste pour me faire prolonger ma visite.

— Madame pourra aussi vous donner des renseignements précieux sur Mme de Poncey. C'est elle qui m'a donné l'adresse de ce médium.

Avec exubérance, toute heureuse d'affirmer, la voisine qui me dit se nommer Mme Rouyet, et demeurer dans la maison même, m'explique :

— Mon mari souffrait depuis trois mois, au moins, d'un ulcère variqueux, à la jambe. Malgré les soins de plusieurs médecins, il allait de mal en pis, quand, heureusement, j'appris l'adresse de Mme de Poncey.

Au bout de trois semaines de soins, mon mari était guéri.

— Vous m'autorisez à publier votre récit, avec votre nom ?

— Oh ! certainement, Madame, trop heureuse si, par ce fait, des malades reprennent confiance, et s'adressent au médium. Nous paierons ainsi un peu de notre dette.

J'ai quitté les deux femmes toutes heureuses de penser que, grâce à l'*Echo*, les guérisons qu'elles ont constatées, dont elles sont sûres, vont être connues, affirmées, et que des malades vont pouvoir, comme les leurs, recouvrer la santé, revenir à la joie.

Mme Louis Maurecy.

ÇA ET LA

Richepin et les tables tournantes

L'auteur des *Morts bizarres* était allé, voici quelques années, passer un mois sur la côte normande. Son secrétaire l'accompagnait. Le soir, après le dîner, dans la petite maison paysanne qu'avait louée le poète, on faisait tourner la table

Et un beau jour la table, qui jusque-là avait tenu, selon l'habitude de ses pareilles, des propos un peu décousus, se mit à raconter une longue histoire. L'ancien propriétaire de la maison était mort assassiné, et le coupable n'avait jamais été découvert. Mais la table savait son nom qu'elle martelait énergiquement sur le plancher.

Le secrétaire alla le lendemain interroger le commissaire de police de la ville voisine. Celui-ci manda le criminel qu'avait dénoncé la table vindicative. L'homme vint, et dès qu'on lui parla du crime, s'abattit à la renverse...

L'affaire en resta là, le crime étant couvert par la prescription. Mais Richepin ne fait plus tourner les tables...

Mlle Irène Muza avait prédit sa mort tragique

Mlle Irène Muza, cette jeune actrice qui vient d'être brûlée vive, avait prédit, paraît-il, qu'elle aurait une vie courte et une fin tragique. C'est Mlle Dudlay, l'éminente tragédienne, qui l'affirme.

— Il y a plusieurs mois déjà dit-elle, alors que se tenait une séance de spiritisme, Irène, qui s'était endormie, fut interrogée par une amie, qui la questionna sur ses succès futurs, sur sa carrière artistique. Mlle Muza avait alors un crayon à la main, et sur le cahier de notes où elle transcrivait ses prédictions, elle traça ces mots : « Ma carrière sera courte et je n'ose écrire quelle sera ma fin, qui sera terrible ! »

« Quand elle se réveilla, nous avions effacé l'affreuse prédiction dont nous lui cachâmes les termes. »

Hélas ! la sinistre prophétie n'était que trop vraie.

En catalepsie

Une femme vient d'échapper à la plus horrible des morts. Elle a failli, en effet, être enterrée vivante. Il s'agit de Mme William Moulty, de New-Critain dans le Connecticut.

Son cœur avait cessé complètement de battre depuis plus d'une heure. Les médecins l'avaient reconnue morte et la famille prenait toutes les dispositions d'usage pour l'enterrement, quand un des assistants remarqua certaines trémulations légères des muscles de la face. Aussitôt les médecins furent rappelés et s'empressèrent autour de la patiente. Ils procédèrent à l'électrisation légère et progressive de la région du cœur, et la connaissance revint peu à peu à la malheureuse femme.

Celle-ci déclara qu'elle avait, pendant sa catalepsie prolongée, fait un rêve étrange. Elle avait vu de vastes espaces illuminés de mille clartés; elle avait eu l'impression d'accomplir un long voyage dans des régions éthérées et d'une inimaginable beauté. Elle avait vu beaucoup de gens jeunes et vieux, qu'elle avait connus jadis, notamment sa mère et un autre parent mort il y a trente ans.

Phénomène de télépathie

Dans la commune de Sant'Andréa di Lagno, en Italie, une paysanne, nommée Spiccozia, avait été occupée dans la journée aux champs. Comme elle rentrait le soir, à six heures, son fils, Andréa, âgé de douze ans, qui avait été seul à la maison toute la journée, vint à sa rencontre tout en larmes et lui raconta qu'il avait eu une vision et vu que son père, qui avait émigré en Amérique, était mort et qu'à son lit de mort se tenaient deux sœurs de charité

La femme, effrayée, eut grand'peine à calmer son garçon. Elle consulta un médecin qui examina l'enfant, mais le trouva en parfaite santé. Une demi-heure après, Andréa jouait joyeusement avec ses camarades.

Le lendemain, à neuf heures du matin, la paysanne reçut de New-York un télégramme lui annonçant que la veille son mari était mort dans un hôtel de cette ville.

A TRAVERS LES REVUES

EUSAPIA DEVANT LES SAVANTS

Nos lecteurs ont été tenus au courant des expériences faites, il y a quelques années par Eusapia Paladino devant M. et Mme Curie, MM. d'Arsonval, Branly, Gilbert-Ballet, Bergson, Charpentier, Courtier, Perrin, Debierre, Charles Richet et Youriévitch.

M. Courtier, chef des travaux à l'Ecole des Hautes Etudes, et secrétaire de l'Institut général psychologique, vient de terminer le rapport qu'il avait été chargé de rédiger concernant ces expériences.

M. Georges Montorgueil, notre distingué confrère de l'*Eclair*, donne, dans ce journal, un aperçu du rapport de M. Courtier, qui va paraître prochainement, et dont nous parlerons dès que nous en aurons eu connaissance.

En attendant, nous croyons intéressant de reproduire quelques passages de l'article que lui consacre M. Montorgueil :

Les expériences ont eu lieu à Paris.

Elles ont été faites parfois *à la lumière;* une lumière voilée, mais qui permettait de distinguer suffisamment.

Les phénomènes dont il fut parlé sont de deux ordres : les phénomènes mécaniques et les phénomènes lumineux.

Une expérience a pleinement réussi : celle du déplacement des objets sans contact : c'est-à-dire qu'à sa volonté, Eusapia Paladino, — comme du reste de très nombreux médiums, — déplace un objet sans le toucher. Donnant un apparent démenti aux lois de la pesanteur, elle a fait se soulever des quatre pieds, une table au simple contact des mains ou même sans contact.

En présence d'Eusapia, celle-ci étendant ses mains à une quinzaine de centimètres au-dessus d'une table, la table s'est élevée à des hauteurs variables, une fois elle s'est tenue en l'air à 25 centimètres, pendant 4 secondes; une autre fois, à 30 centimètres, pendant sept secondes.

Pour déjouer toute fraude, on avait isolé les pieds de la table, dans des gaines en bois; ces gaines avaient été reliées à leur partie supérieure par une barre transversale;

qui avait pour but d'empêcher le soulèvement de la table du côté du sujet, par un mouvement des genoux de celui-ci.

Pour enregistrer le déplacement de la table, un dispositif spécial était placé sous les pieds de cette table. Un ressort à boudin, dans l'intérieur du pied, permettait d'amener un contact électrique lorsque la table s'élevait, qui faisait fonctionner un appareil enregistreur, lequel établissait, en outre, les graphiques de cette expérience.

La chaise du médium était placée sur une balance de Marey, qui avait pour mission d'observer si, pendant la production des phénomènes, le poids du médium se modifiait.

Or — et ceci est capital — il y avait bien corrélation entre ces faits, c'est-à-dire que, pendant que la table se déplaçait et que le phénomène s'accomplissait, le poids de la table s'ajoutait au poids du médium. Tout se passait comme si le point d'appui du soulèvement de la table était sur le médium lui-même.

On a décloué le dessus de la table : la table s'est levée tout d'un bloc, comme si le plateau y avait encore adhéré par des clous.

Une table plus petite a été soumise à la même expérience; cette fois, le plateau seul s'est soulevé.

Dans cette expérience comme Eusapia Paladino se tenait la tête penchée sur la table, Mme Curie, se demandant si un fil quelconque n'était pas le truc employé, a passé sa main, pendant le phénomène, entre le front d'Eusapia et le plateau soulevé : elle n'a rien rencontré.

La lévitation de la grande table a eu lieu même avec un poids considérable, puisque une personne a pu se mettre à genoux sur la table, tandis qu'elle se soulevait de deux pieds. En retombant au cours de cette expérience, l'un des pieds s'est brisé.

En pleine lumière, un guéridon s'est déplacé, et, passant sur la tête des assistants, est venu se poser sur la table, en se retournant, les pieds en l'air. Ce guéridon semblait, aux yeux de tous, comme dirigé.

Une cuvette remplie de sept kilogrammes de terre glaise qui se trouvait dans un cabinet, derrière Eusapia, — celle-ci était dans la salle et les mains emprisonnées,— est venue se poser sur la table, sans le concours d'aucun contact matériel.

Une cithare, placée dans le même cabinet, visitée au préalable — et alors qu'Eusapia était au milieu des assistants — comme frôlée par des doigts invisibles, a résonné.

On a remarqué que l'étoffe dont étaient formées en partie les parois de ce cabinet, se gonflait, ondulait. On a constaté qu'il n'y avait rien derrière, qui expliquât ce gonflement; cependant, on a senti une résistance.

La robe d'Eusapia se gonflait comme des rideaux. Un pan de cette robe, d'un poids très léger, appliqué sur une balance, la fit abaisser de plusieurs kilogrammes.

Eusapia Paladino a une cicatrice au sommet du crâne. Il se dégage de cette cicatrice un souffle froid, constaté par tous les expérimentateurs, sans qu'aucune explication en puisse être donnée.

Un assistant, enfermé dans le cabinet avec Eusapia, laquelle était couchée sur un lit de camp et attachée, a constaté des lueurs phosphorescentes au-dessus du corps du médium.

Des lueurs et des sortes d'images lumineuses ayant vaguement la forme de mains apparaissaient aux fentes des rideaux. Des étincelles et des points lumineux très brillants apparaissaient au-dessus du médium. Des étincelles, dues à une machine électrique, se sont répétées avec un petit bruit sec au-dessus de sa tête. Elle déclara qu'elle s'était approprié l'électricité. Elle toucha la main de l'un de ses contrôleurs, et les étincelles électriques jaillirent dans le voisinage des mains.

* * *

Arrivons aux fraudes.

Un pèse-lettres et un pèse-cocons (beaucoup plus sensible) étaient influencés par elle. les plateaux de ces balances s'abaissaient, à sa volonté, sans contact apparent.

Un assistant, en dehors des séances, crut remarquer qu'Eusapia s'exerçait, à l'aide d'un cheveu, à faire baisser le plateau du pèse-cocons. On enduisit le plateau de noir de fumée, et, à partir de ce moment, on n'a plus obtenu l'abaissement du plateau. Qu'en conclure ?

Un appareil, composé d'une planchette reposant sur des ampoules en caoutchouc, et destiné à enregistrer une pression, avait été recouvert d'une feuille de papier enduite de noir de fumée. Il s'était abaissé. Après la séance, un clou, dit semence, tomba sur la table. Eusapia en parut étonnée, les assistants aussi. Il avait semblé au contrôleur de gauche que ce clou était tombé de la main du médium.

On constata alors sur la feuille de papier une série de petits points qui auraient pu provenir du clou qu'Eusapia aurait tenu entre ses doigts, ce qui lui eût permis de paraître avoir la main légèrement éloignée de l'appareil, alors que le clou, si court qu'il fût, aurait suffi à établir un contact entre l'appareil et la main.

En certaines expériences on avait obtenu des empreintes de mains dans le mastic ou la glaise. On avait constaté que ces empreintes n'étaient pas toujours celles de mains à nu, mais qu'entre la chair et la matière plastique, un tissu s'était fréquemment interposé. Un jour, on trouva une bandelette de mousseline sur un tapis, dont la grille correspondait sensiblement à celle du tissu relevé sur les empreintes. En fallait-il conclure qu'Eusapia se servait de ce tissu, à l'insu des assistants, pour produire les empreintes, et ne point laisser sur ses mains les traces du mastic ou de la glaise ?

* * *

Tel est ce rapport, fruit de quarante-trois séances faites par les savants les plus célèbres de ce temps : sur trois points, les observateurs redoutent une supercherie; sur tous les autres points, ils attendent, pour se prononcer sur la réalité des phénomènes, d'avoir des preuves objectives, indépendantes des perceptions des assistants. Ces preuves, rien ne permet de désespérer de les avoir un jour prochain. Et, dès lors, calculez les résultats !

C'est une grande victoire pour les pionniers du psychisme, dont l'audace était faite de sincérité et de clairvoyance. Guidés par cette petite lueur aperçue là-bas, au-delà des ténèbres, ils se sont aventurés sous les huées et les moqueries. Voici que déjà les rejoignent, dans cette étude, les maîtres de la science, et qu'une voie vierge s'ouvre officiellement devant notre curiosité qui nous mène peut-être, au seuil du mystère.

GEORGES MONTORGUEIL.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.